

# **Désamorçage imminent**

récit de Brice Arby

*Je vais [...] te mettre face à un dilemme : tu me dis exactement, sans mentir, pourquoi j'ai cessé d'être intéressant à tes yeux entre le moment où on s'est rencontrés et le moment où tu t'es inventé un mec pour justifier ton refus d'aller plus loin, et je m'engage à faire un don de 500 euros à une association caritative.*

Aucune duplicité derrière ce message, j'aurais bien évidemment fait le virement rubis sur l'ongle si ma demande avait été honorée. J'ai malgré tout pris la peine d'envoyer cinquante euros à une organisation humanitaire afin de me laver du vice qu'on associerait volontiers à un tel acte de pression psychologique.

Vendredi 21 mars 2014, cinq semaines plus tôt

Adossé au mur jouxtant le bar d'une célèbre boîte de nuit parisienne, je sirote mon deuxième verre de whisky-coca tout en pianotant d'un air faussement absorbé sur mon téléphone, comme si j'attendais un groupe d'amis tardant à arriver et que le fait que je sois seul relevait d'un simple hasard.

Un demi-litre de vin – dans lequel j'incorpore toujours une bonne rasade de sirop, le sucre rendant l'alcool plus délectable – sur le chemin, plus deux verres sur place... Les premières bouffées d'ivresse me parviennent déjà. Encore quelques gobelets et la phase de solitude sera terminée.

Une personne s'intègre tout à coup dans mon champ de vision rapprochée pour se diriger droit vers moi. Bonne nouvelle : c'est une fille. Seconde bonne nouvelle : elle est atrocement belle. La très grande majorité de mes conquêtes peuvent aller se rhabiller face à elle (ironiquement, les filles que je qualifie communément de conquêtes ne sont pas celles, trop peu nombreuses, qui ont eu l'occasion de se déshabiller à mes côtés mais simplement celles avec qui j'aurai échangé un baiser).

Croyant à une méprise, j'entame avec un terre-à-terre : « On se connaît ? », aussitôt contré par son très naturel : « Non, mais tu m'offres un verre ? »

Bon. Requête un peu douteuse, mais sa physionomie plus qu'avenante aura raison de moi. J'acquiesce donc et parcours à son côté les quelques mètres qui nous séparent du bar. La voilà pourvue en alcool, et visiblement tout à fait encline à dialoguer avec moi ; en ce qui me regarde, mon degré d'ivresse me permet tout juste de gommer les traits grossiers de ma timidité en conservant toutefois quelques accents. Au sens figuré comme au sens propre, puisqu'elle me dira plus tard dans la conversation que j'ai « un accent » (étranger), caractéristique qu'on ne m'avait jusqu'alors jamais imputée, même si j'admets que ma voix adopte volontiers des inflexions singulières lorsque perce ma timidité.

Néanmoins, l'échange verbal se fait avec une facilité relative et m'amène à en apprendre sur elle dans le même temps qu'elle en apprend sur moi. Affublée du joli mais classique prénom de Marine, cette Parisienne de vingt ans est étudiante en première année de psychologie, dans une école située à quelques minutes à pied de celle dont je suis diplômé en traduction depuis tout juste six mois.

Elle semble impressionnée par le fait que je sois déjà diplômé du haut de mes vingt-deux ans, ce à quoi je rétorque avoir sauté une classe à l'école primaire et ne pas avoir perdu de temps par la

suite, alors même qu'elle m'explique que ses deux années de retard sont à mettre sur le compte d'un redoublement et d'un mauvais choix d'orientation après le bac.

Question rituelle lorsqu'on se réclame de la profession de traducteur, la demoiselle m'interroge sur les langues à mon actif, occasion pour moi de peut-être briller un peu plus : anglais, espagnol, italien (mes connaissances dans cette langue sont toutefois assez limitées, ce que je crois lui avoir précisé) et allemand, liste que je conclus par le suédois comme étant « en cours d'apprentissage ». Au sujet de ce dernier, mon interlocutrice s'enquit de mes motivations, que je justifiai par les racines communes avec l'allemand et par la possibilité de comprendre le danois et le norvégien pour quiconque maîtrise la langue de Stieg Larsson.

J'eus l'occasion de bomber le torse une nouvelle fois lorsque, Marine m'évoquant un récent voyage en Turquie, je me risquai à refaire une brève incursion dans mon domaine de prédilection et lui demandai si elle possédait quelques mots de langue turque.

Observant la demoiselle creusant vainement dans ses souvenirs, je prononçai un vague « Teşekkür ederim » (merci) suivi d'un « Günaydın » (bonjour) en rappelant l'équivalent français dans les deux cas, saillie dont la vertu de réminiscence se lut instantanément dans les traits de son visage.

La gêne initiale s'évanouit assez rapidement à mesure que je déboursai pour de nouveaux verres, à la fois curieux et désireux d'observer une évolution dans son attitude à mon égard au rythme de la progression de son alcoolémie.

Je me suis toujours prêté un extérieur agréable, si bien qu'il n'était pas exclu que je lui plaise et, m'étant déjà considérablement mis en frais pour elle, je décidai de poursuivre dans cette direction jusqu'à y voir plus clair sur une éventuelle réciprocité.

Cette quête fut ponctuée d'au moins un long intermède au cours duquel Marine, sans néanmoins sous-entendre une prise de congé définitive, rejoignit ses amis et me laissa livré à moi-même, bien que je fusse suffisamment alcoolisé pour m'entretenir avec quelques vieilles connaissances de mon école à qui je ne manquai pas de glisser un bravache : « T'as vu un peu la bombasse avec qui je discutais ? »

Je me résolus à accorder une petite demi-heure de tranquillité à la « bombasse » avant de tenter de la réannexer ; lorsque, par chance, je l'aperçus entourée d'un groupe de pairs en périphérie du *dancefloor*, elle s'en désolidarisa sans peine pour de nouveau me prêter compagnie.

J'admettrai ne pas avoir mémorisé assez finement la chronologie de la soirée pour affirmer si un tel rebondissement advint directement à la suite de ces retrouvailles, toujours est-il que Marine proposa à un moment donné que nous sortions dans la zone extérieure réservée aux fumeurs et que nous nous embrassions.

Plus que le moment du baiser, j'ai en mémoire les quelques instants qui le précédèrent et où le plaisir anticipé se construisit petit à petit, en contrebas d'un autre sentiment mêlant scepticisme et pessimisme, destiné à préparer le terrain d'une éventuelle déception si d'aventure un fâcheux hasard (après tout pourquoi pas ?) empêchait la proposition de se concrétiser.

J'eus le privilège d'embrasser Marine à quelques autres reprises au cours de la soirée, mais surtout celui de l'entendre prononcer d'un air qui se voulait voilé de reproches la phrase suivante : « Je suis sûre que tu as envie de coucher avec moi ! » S'agissant là d'une évidence, je pris le parti de ne pas la lui offrir et formulai une réponse qui n'en était pas une. « Sois honnête et tu seras peut-être récompensé ! » signa-t-elle alors en riant à moitié devant ma pudeur.

De nouveau, une réponse de Normand s'échappa de mes lèvres. L'objectif était atteint, j'avais poussé son alcoolémie au stade voulu et sûrement entendu plus de choses que je n'en avais réellement espéré. Du fait des circonstances, chercher à profiter dans l'immédiat d'un aveu de la sorte ne me traversa pas l'esprit une seconde ; je possédais en moi la certitude que Marine ressentait une attirance à mon égard et la voir afficher celle-ci sans vergogne suffisait à me faire exulter intérieurement.

Une touche de nuance dans mon récit s'impose néanmoins. Malgré cette relative expansivité et les conclusions que j'en tirai, je ne tardai à percevoir, de façon assez paradoxale, une curieuse volonté de non-engagement dans les propos de ma nouvelle conquête, comme si l'idée d'une idylle naissante entre nous lui était interdite.

*Dis-moi un secret sur toi, de toute façon on ne se reverra pas !*

Cette phrase, autant qu'il m'en souvienne, me désarçonna pour deux raisons.

Si, d'un côté, Marine rejetait la possibilité d'un « après » (alors pourtant qu'elle souhaitait en connaître davantage sur ma personne), la nature de sa requête me contraignit à revisualiser, en une fraction de seconde, la kyrielle de secrets inviolables que je gardais au fond de moi et dont il était impensable de lui dévoiler le moindre aperçu. Ma réponse n'en fut pas une.

Antérieurement ou postérieurement – ma mémoire hésite –, nous étions assis sur des chaises au sein d'une galerie surélevée bordant la piste de danse, nos bouches cherchant – et trouvant – le contact l'une de l'autre, tandis que nos doigts à demi enchevêtrés s'amusaient à quelques caresses ; d'un air presque contrit, Marine me demanda alors si je ne voulais pas mieux solliciter la compagnie d'une autre demoiselle. Sans me laisser perturber par cette question sibylline, je répondis par la négative en ajoutant me sentir bien à ses côtés.

Dernière illustration de cette mystérieuse résistance, Marine évoqua un garçon de son école vis-à-vis duquel elle éprouvait une attirance mais qui, d'après ses dires, n'était pas intéressé par elle. Refusant de céder à toute velléité de jalousie, je lui prêtai une oreille attentive et l'encourageai même lorsque, la soirée touchant à sa fin, la demoiselle confia son envie d'aller faire un brin de causette à ce dernier. Il n'empêche que je fus comblé d'un intense soulagement quand celle qui venait de me fausser compagnie rapporta avec une pointe de déception qu'Antonin lui avait uniquement adressé un bref « à lundi » avant de désertir les lieux.

L'heure tardive signifiait donc la fin de cette parenthèse idyllique que j'avais vécue avec Marine et, ô combien désireux de retrouver sa chaleur dans un avenir proche, je lui demandai son numéro de téléphone. Il n'est pas impossible que la demoiselle ait marqué une réticence initiale, toujours est-il que je me remémore parfaitement le « je suis sûre qu'on pourrait trop bien s'entendre » qu'elle prononça en inscrivant bel et bien le sésame dans mon Smartphone ; l'observant faire, je me représentai une forme géométrique définie par la position cartographique de chaque département français correspondant aux binômes chiffrés de son numéro afin de le graver définitivement dans ma mémoire.

Une simple bise et nos chemins se séparèrent.

Le jour suivant

Croyant sans doute à une obscure théorie selon laquelle le destin allouerait alternativement le bonheur et le malheur par tranches temporelles, je retournai en boîte de nuit le samedi soir afin d'exploiter cette pseudo-période d'aubaine et peut-être enrichir mon palmarès d'une nouvelle conquête. Il se trouve que je ne recueillis aucun succès ce soir-là, ce qui n'est pas un mal car j'aurais sans doute éprouvé quelques scrupules vis-à-vis de Marine s'il en avait été autrement.

Au cours de la journée, que je passai à me repaître des moments exquis passés en sa compagnie et à réfléchir à la reprise de contact que je comptais engager, l'un de mes premiers reflexes fut de chercher son profil sur le réseau social fondé par Mark Zuckerberg. L'affaire fut bouclée en une poignée de minutes, la soirée de la veille ayant fait – comme c'est souvent le cas – l'objet d'une page dédiée où était disponible la liste des participants, dans laquelle je repérai instantanément le profil de Marine.

J'arborai un vague sourire en constatant qu'elle avait, en guise de patronyme, adjoint à son prénom une succession de trois consonnes – derrière lesquelles je devinais une abréviation de son nom de famille –, cela sans doute pour corser la tâche de quiconque tenterait de la retrouver sur notre brave serviteur Facebook.

Abandonnant l'idée de la recontacter par l'intermédiaire d'un SMS sans visage, j'entrepris de réfléchir au contenu – crucial pour la suite – du message que j'allais joindre à ma demande d'amitié. Je synthétisai alors sur une feuille de traitement de texte les émanations d'un intense remue-méninge. Coutumier de l'exercice, j'aurai fini par acquérir une relative confiance en mes aptitudes qui, si mes souvenirs sont bons, me dispensa de consulter l'une ou l'autre de mes deux meilleures amies avant d'expédier le contenu qui suit :

*Coucou, bien remise de la soirée ? Heureusement que les consos étaient pas chères sinon tu m'aurais ruiné lol. La prochaine fois c'est toi qui invites donc, on fait ça quand ? Tu m'as vendu un QI de 145, je voudrais bien voir ce qui se cache derrière ;)*

*(si tu te demandes comment je t'ai retrouvée, je suis allé sur la page de la soirée et j'ai fait ctrl + F pour chercher une Marine dans les listes des « attending »)*

Mon premier commentaire portera sur une erreur dont je ne me rendis compte que plus tard mais qui me plongea dans une authentique anxiété ; j'avais écrit « les listes » au lieu de « la liste », ce qui était dépourvu de sens puisque, incontestablement, pour chaque réponse que peut fournir une personne invitée à un événement (« oui » / « non » / « peut-être »), Facebook établit une liste et non pas plusieurs...

Bien entendu, il était absurde d'imaginer que cette modeste bourde sonnerait à elle seule le glas d'un éventuel prolongement de ma rencontre avec Marine sous des auspices favorables.

D'autre part, même si j'avais envoyé ce message juste avant de quitter mon domicile pour entamer ma seconde soirée en discothèque du weekend et de ce fait été soumis à une – quoique discutable – contrainte de temps, j'ai depuis longtemps conscience de mon inaptitude à écrire sur ordinateur sans multiplier les omissions et autres fautes de frappe. Le plus troublant est de constater que, bien souvent – du moins en ce qui me concerne –, une unique auto-relecture ne suffit pas à déloger l'intégralité des étourderies de ce type.

Refermons la parenthèse.

La rareté d'une rencontre telle que celle qui avait introduit Marine sur mon chemin me plaçait dans une posture d'éternel inassouvi aux portes de la délivrance, or il était impératif que cet aspect-là lui échappe.

Aussi, je profitai du fait que le prix des consommations avait été fixé au tarif très avantageux de deux euros pour insinuer que, dans un cas de figure différent, ma générosité aurait sans doute rencontré des limites. J'ajoutai dans la même veine, quoique sur fond de second degré, que j'attendais de la demoiselle qu'elle mette à son tour la main au portefeuille lors d'éventuelles retrouvailles.

Cette petite fixation sur l'argent devait toujours habiter mon esprit lorsque je choisis d'employer à la phrase suivante le verbe « vendre », comme si j'estimais de façon subconsciente que les quatorze points de quotient intellectuel qui nous séparaient provoquaient un écart que seules mes dépenses avaient pu lisser.

Enfin, pour conclure mon message, j'allais bien évidemment devoir renseigner à Marine la manière dont j'avais retrouvé son profil, dans la mesure où l'opération n'avait été l'affaire que d'une poignée de minutes et revêtait donc un caractère parfaitement anodin.

Malgré mon penchant pour les langues étrangères, je suis plutôt contre l'idée d'utiliser un mot anglais lorsque le français dispose d'un équivalent plus ou moins exact. Toujours est-il, le discret « attending » sur lequel je terminai m'était d'une utilité redoutable pour éviter une périphrase verbeuse et inélégante, sachant que je tenais à ce que mon message contienne le moins de mots possible afin de ne pas risquer de provoquer l'ennui de celle qui le lirait.

Si j'eus l'heur de voir ma demande d'amitié acceptée dès le lendemain, plusieurs jours s'étirèrent sans que Marine ne me renvoie la moindre communication écrite. Je me résignai à croiser les doigts et, dans la journée du mardi, ma boîte de réception accueillit finalement le message suivant :

*Oui, merci bien remise de la soirée. Beaucoup d'efforts pour me retrouver ahah :)*

*Je suis désolée mais j'étais dans un état second (voire tertiaire) vendredi, et j'avoue que je ne me souviens plus très bien du déroulement de la soirée. En tout cas, merci de l'avoir enjolivée à coup de vodka pomme !*

Je me rappelle qu'à la lecture de la première phrase, une possible riposte armée de répartie s'était affichée devant mes yeux : « Au bout de quatre jours, c'est plutôt normal, non ? »

Bien entendu, renvoyer ce trait d'esprit à mon interlocutrice n'était pas réellement envisageable : à mon sens, sa réaction anormalement longue trahissait de nouveau son ambivalence insigne, dont il n'était pas nécessaire de rappeler l'existence sous peine de peut-être l'encourager dangereusement.

Pour une raison que je ne cerne plus vraiment, le reste de son message me précipita dans un profond dépit lorsque j'y lus la mort de mes espoirs d'un possible avenir avec Marine. Sans doute fut-ce les marques de politesse (« je suis désolée », « merci ») qui me laissèrent l'amère impression d'être tacitement éconduit, ou bien le fait que la demoiselle dise n'avoir en mémoire que de vagues bribes d'une soirée dont je chérissais encore les souvenirs, creusant dès lors entre nous un gouffre dont les extrémités ne pouvaient se rejoindre. Quelles que fussent les raisons de cet affaiblissement momentané, tel que je le qualifierais avec le recul et dont la prise

de conscience provoque chez moi une légère forme d'auto-ressentiment, j'entrepris de confier à chacune de mes deux meilleures amies les tourments que m'inspiraient ce « râteau » présumé. Je lirai alors, agréablement surpris, que, d'après l'une d'elles, ce n'en était pas un (affirmation servie avec un point d'exclamation), tandis que l'autre soutenait que ça n'en était « pas vraiment » un. Tranchant en faveur de la légitimité de leur avis face au mien, je décidai que la situation avec Marine n'était pas perdue et que je pouvais encore raisonnablement attendre quelque chose d'elle. Hypothèse qui, tout compte fait, méritait un certain crédit devant l'absence de marques de rejet significatives dans sa réponse à un message lourd d'indices quant à ma propre convoitise.

Relancer la conversation le jour-même aurait sans doute fait peser une légère pression sur Marine compte tenu du délai qu'elle s'était octroyé avant de donner suite et, à l'inverse, calquer ma fréquence d'émission sur la sienne aurait donné l'impression que je manquais de repères, réduisant par-là même considérablement mon capital d'attractivité. De façon arbitraire, je me fixai un minimum de vingt-quatre heures avant de jouer mon prochain coup, me laissant ainsi une marge suffisante pour élaborer tranquillement un message qui – j'y tenais particulièrement – ne contiendrait aucune faute de frappe.

Je pris donc la peine de déranger Jennifer, la meilleure de mes deux meilleures amies (qui sont d'ailleurs mes deux seules amies, tout sexe confondu) et exigeai d'elle qu'elle relise les quelques lignes que je comptais adresser à Marine.

Une fois établie la certitude qu'aucune coquille ne venait parasiter mon message, celui-ci partit rejoindre sa destinataire :

*Détrompe-toi, il m'a fallu à peine trente secondes pour retrouver ton profil ! D'ailleurs je n'avais même pas besoin de le faire pour te recontacter puisque tu m'avais laissé ton numéro, mais je ne sais pas pourquoi je préfère Facebook aux textos comme moyen de communication. Alors tu ne te souviens plus trop de la soirée... Je me demande bien ce que ta mémoire a conservé et ce qu'elle a zappé ;) moi ça va, mes souvenirs sont à peu près intacts, j'ai juste quelques petits doutes par rapport à un truc ou deux mais bon, même sobre on ne se souvient pas toujours de tout ^^*

Afin de démêler l'équivoque et d'amener Marine vers une position définie, rebondir sur le caractère prétendument précaire de ses souvenirs pour lui rappeler à demi-mots ses éclats alcoolisés me paraissait infiniment judicieux ; il s'agissait de faire naître une contrainte tout en restant subtil.

Ne sachant si Marine se rappelait m'avoir transmis son numéro de téléphone, j'avais tenu pour important de mentionner qu'elle m'avait offert le moyen de la recontacter, quand bien même elle pouvait considérer que j'étais pour ainsi dire sorti des clous en agissant via Facebook.

A cet égard, quand bien même j'affirmais « ne pas savoir pourquoi » j'avais favorisé le service de messagerie proposé par ce site au détriment de celui de la téléphone mobile, la motivation de ce choix était aussi nette à mon esprit qu'elle devait rester secrète aux yeux de ma correspondante.

De nouveau, la réponse de Marine se fit attendre. Les jours s'égrenèrent dans le silence désespérant de son mutisme absolu. Je savais pourtant que mon dernier message lui était

parvenu et qu'elle l'avait lu du fait de la confirmation de lecture qui tapissait notre boîte de dialogue.

Au bout de quatre jours et quatre nuits, mes espoirs d'une manifestation écrite de la demoiselle avaient fait naufrage. Refusant l'idée de jeter l'éponge, je fis une nouvelle fois phosphorer mes méninges en vue d'élaborer un message potentiellement salvateur qui renverserait cette situation de crise.

Cette phase d'intense stimulation cérébrale aboutit sur l'accouchement d'un trait d'esprit pas nécessairement sophistiqué mais d'une teneur humoristique que je trouvais remarquable. Je m'empressai alors de chercher une approbation auprès de mes deux meilleures amies, lesquelles me rassurèrent sur-le-champ quant au caractère comique du produit de mon inspiration. Après m'être soigneusement relu, je pus fièrement dépêcher à Marine le billet suivant :

*En fait tu dois avoir de sacrés problèmes de mémoire et pas seulement quand tu bois, puisque tu as lu mon message et tu as oublié d'y répondre :D*

Je me rappelle avoir longuement hésité sur le *smiley* final. Entre un :) cordial et accort, un ;) taquin et railleur et un :D ouvertement goguenard, je décidai finalement de jouer la carte de la transparence et de ne rien camoufler de l'amusement que m'avait procuré ma propre boutade. Boutade qui n'aurait de toute évidence pas été possible sans la sacro-sainte confirmation de lecture de mon message précédent. Cette spécificité de Facebook avait complètement changé la donne dans mon interaction avec Marine et, sans pour autant me réclamer d'un don de clairvoyance, j'avais pressenti, en dressant le bilan de la soirée qui nous avait réunis, que le chemin de la reconquête serait beaucoup plus aisé avec cette béquille à disposition. Ma préférence pour un moyen de communication plutôt qu'un autre avait en fait été purement stratégique.

De toute évidence, si une autosatisfaction sous-jacente ressort assez distinctement des lignes qui précèdent, celle-ci s'explique par la faculté qu'eut mon message de faire mouche.

Probablement prise au dépourvu, Marine donna suite dès qu'elle eut consulté sa boîte de réception, un lundi matin de la fin du mois de mars. Etudions sa réponse :

*Désolée mais je n'ai pas vraiment le temps en ce moment ! Je suis très occupée à cause de mes cours et de mes dessins, mais on se prendra un verre à l'occasion ! A +*

La lecture de ces deux lignes rédigées à la va-comme-je-te-pousse me laissa franchement perplexe. Marine avait certes eu la décence de me répondre, néanmoins le prétexte galvaudé du manque de temps libre me semblait éminemment malhonnête. Au cours des quatre jours précédents, j'avais en effet noté sa présence à de très nombreuses reprises sur l'outil de discussion instantanée ou *chat* dont Facebook est pourvu, de telle sorte que ma crédulité vis-à-vis de cette excuse était loin d'être au rendez-vous.

Il me sembla presque que ma partenaire de conversation s'était décidée à m'offrir la perspective de retrouvailles afin de parer une éventuelle remontrance, présageant à l'avance que sa tentative de justification ne ferait pas illusion.



Tout laissait d'ailleurs penser qu'elle n'y avait pas cru elle-même ; l'ambiguïté de son « je n'ai pas vraiment le temps » était manifeste et je sentais que le relent d'un lointain désir de sincérité l'avait empêchée d'invertir le « vraiment » et le « pas », comme il s'y serait davantage prêté si l'acte du mensonge avait été totalement dépourvu de scrupules.

De toute évidence, il régnait une grande confusion dans la tête de Marine et, à en juger par son comportement en dents de scie, elle ne savait pas réellement ce qu'elle désirait. Elle avait pourtant écrit noir sur blanc que l'idée de me revoir pour partager un verre n'était pas forcément à exclure, quand bien même son emploi du temps du moment écornait grandement sa disponibilité.

En ne proposant pas l'ombre d'une date et en employant ce ton laconique et expéditif, Marine plaçait devant moi un piège qui appelait à la plus grande circonspection. Si je comptais exploiter la lueur d'espoir qui avait vaguement miroité, j'allais plus que jamais devoir marcher sur des œufs et faire preuve de finesse. Insister, même à demi-mots, pour que Marine aménage son emploi du temps et m'y réserve un créneau ne me disait rien qui vaille ; dans l'idéal, il m'appartenait de créer l'occasion qui rendrait nos retrouvailles possibles. Ou du moins de la saisir.

Facebook est un outil merveilleux grâce auquel on apprend des choses infiniment intéressantes dont on n'aurait probablement jamais eu vent par un autre biais ; ainsi, je découvris non seulement que le gala de fin d'année de l'école de Marine se tiendrait d'ici une dizaine de jours, mais également qu'elle avait l'intention d'y participer.

L'idée, bien qu'un tantinet audacieuse, était terriblement alléchante. Ayant épuisé toutes mes autres options, je me lançai :

*Pas de souci, je comprends tout à fait que tu puisses être surchargée ! Du coup plutôt que de chercher un moment dans un futur incertain pour ce fameux verre, pourquoi tu ne m'inviterais pas au gala de ton école ? ;)*

Exit les problèmes d'emploi du temps, j'apportais sur un plateau d'argent la solution qui nous permettrait de nous revoir dans la plus grande simplicité. Aucun faux-fuyant n'était possible pour Marine, d'autant que la manière dont j'avais tourné ma question restreignait considérablement son choix de réponse.

Le moment de vérité allait bientôt avoir lieu. Marine lut mon message. Un jour, deux jours, trois jours d'attente. Cela ressemblait à une évidence ; je l'avais mise au pied du mur, face à une décision qu'elle ne voulait pas prendre. Elle n'avait visiblement pas envie de me revoir, mais elle ne désirait pas non plus m'éconduire. La situation s'apparentait à un véritable casse-tête. Qu'est-ce que Marine pensait vraiment, au fond ? Est-ce que son indécision, son ambivalence était une fatalité ? Si j'avais su être assez habile pour amener les choses dans la direction que je souhaitais jusqu'alors, cela pouvait-il encore durer ?

L'avant-veille du gala, soit sept jours après mon dernier envoi, j'établis le bilan de la situation et jugeai que j'étais face à un dilemme. Marine avait parfaitement lu et intégré mon message, auquel elle avait choisi de ne pas donner suite. En partant du principe – somme toute assez juste – que qui ne dit mot consent, j'étais en droit de considérer qu'elle ne voyait pas d'inconvénient majeur à ce que je la rejoigne à la soirée dont il était question. Dès lors, je

pouvais tout simplement décider de m'y rendre en m'abstenant de l'en informer de peur d'une nouvelle douche écossaise, et espérer que des retrouvailles physiques couplées à un effet de surprise nous permettent de repartir sur de nouvelles bases. C'était terriblement osé mais ça pouvait fonctionner.

En réalité, je ne crois pas avoir sérieusement envisagé cette idée, qui me paraissait presque invasive. Oui à la conquête, non à l'invasion. A mon grand dam, je me rabattus sur l'alternative. Il allait donc falloir que je relance Marine. Une nouvelle fois, je fis de mon mieux :

*Bon a priori si tu ne m'as pas encore répondu, c'est que tu n'as pas vraiment d'objection à émettre, on est d'accord ? ;) Du coup je pense que je viendrai, d'ailleurs il y a un type que j'ai connu au collège qui sera vraisemblablement là, ça me fait une bonne raison de plus pour rappliquer :)*

Consultant par hasard les listes d'invités sur la page Facebook consacrée à l'événement, j'avais en effet relevé le nom d'un ancien camarade de cours de latin que j'aurais pris plaisir à recroiser dans le cas de ma participation à la soirée. Cette information, bien qu'accessoire, se voulait rassurante vis-à-vis de Marine quant au fait que ma présence au gala de son école ne signifierait pas nécessairement une prise en charge de ma personne à temps complet, si d'aventure la perspective la rebutait et contribuait à l'apparente indécision qui se déduisait de son silence.

Au cours de l'élaboration de cette missive décisive, j'avais également projeté de désamorcer le malentendu qui pouvait régner sur le sens du verbe « inviter » tel qu'il était employé dans mon précédent message. Quand bien même Marine présentait de nombreux signes extérieurs de richesse, il n'était absolument pas dans mes projets d'inciter la demoiselle à profiter de cette occasion pour effacer une quelconque dette envers ma personne.

Je m'étais finalement résolu à ne pas revenir sur ce point, estimant qu'une telle vétille n'avait eu aucune influence sur le mutisme dont elle m'avait une fois de plus gratifié.

Une heure avait passé et je sortais de ma douche quotidienne quand j'aperçus sur la page d'accueil de Facebook le symbole indiquant un message en attente de lecture. Sans avoir le temps de spéculer quant à son contenu, je l'ouvris et lus :

*Je n'y vais pas, désolée. De plus j'ai rencontré quelqu'un. :/*

La possibilité d'un avenir avec Marine n'avait tenu qu'à un fil, et celui-ci venait de se rompre. Le destin avait choisi. Impitoyable. Des années de frustration couronnées par un nouvel échec. Mon âme était exsangue.

Prostré, atterré, je n'avais pas encore réfléchi à la suite des procédures quand, à peine plus tard dans la soirée, un nouveau message se faufila dans ma boîte de réception :

*J'espère que tu vas quand même passer une bonne soirée. À un jour peut être :)*

Je retrouvai malgré tout une ébauche de sourire. Les quelques mots qui s'étaient devant mes yeux rappelaient à l'ordre la sempiternelle ambivalence de Marine, en même temps qu'ils ranimaient un espoir infiniment confus au tréfonds de ma personne.

Lassé de la voir souffler le chaud et le froid, je décidai qu'une conversation en direct avec la demoiselle permettrait de mettre les choses au clair, si tant est qu'un tel projet ne fût pas une gageure. On pouvait d'ailleurs s'étonner du fait que nos trois semaines d'échanges sur le réseau social le plus développé au monde se soient limitées à l'envoi de messages en différé sans que jamais l'outil de discussion instantanée ne s'impose à un moment ou un autre.

J'avouerai avoir ressenti une brève inquiétude en me remémorant ma propension naturelle aux étourderies typographiques. Toujours est-il, j'avais déjà certainement prouvé ma maîtrise et mon respect de la langue française à Marine, de telle sorte qu'il importait finalement peu si mes doigts avaient le malheur de fourcher sur mon clavier à une ou deux reprises au cours de l'échange.

Je récapitulai mes objectifs, dont le moins ambitieux – et donc le plus accessible – consistait à valider les soupçons de mensonge qui pesaient d'une atroce lourdeur sur son premier message. S'il semblait douteux que Marine ait subitement tiré un trait sur la soirée de gala de son école, ou encore qu'elle ait noué une liaison dans une période où elle se disait très occupée, la coïncidence d'un tel doublé accusait une invraisemblance au-delà de toute crédibilité.

Il était dix heures et demie du soir quand, scrutant le rond vert qui indiquait la présence de Marine sur le *chat*, je lui adressai un :

*Tu crois vraiment que je vais quand même aller à ton gala alors que tu n'y seras pas ? ;)*

Le caractère badin et détaché de ma question n'avait rien d'une imposture ; il s'était dégagé du message auquel elle faisait suite une délicate bienveillance qui venait à présent censurer ma rancœur.

Marine fut prompte à répondre :

*Je ne sais pas, tu pourrais y rencontrer de jolies filles ;)*

Nos premières phrases respectives fixèrent le ton de la conversation, au cours de laquelle je ressentis plusieurs pics de complicité avec Marine. En témoignent les troisième et quatrième répliques :

*Moi : ouais enfin si toutes les étudiantes en psycho sont aussi compliquées que toi, je préfère pas ;)*

*Marine : ahahah compliquée ?*

De façon paradoxale, l'officialisation par Marine de son désir de ne pas aller plus loin avec moi, comme si cette démarche avait brisé un complexe chez elle, lui permettait de retrouver l'aisance et la spontanéité de nos tous premiers échanges en réel. La mort était en fin de compte une renaissance.

J'avouai à la demoiselle à quel point son mutisme quasi-systématique m'avait donné du fil à retordre, ce à quoi elle répondit que « le silence parl[ait] » ; cette petite échappée de sincérité, à laquelle j'attribuai presque les vertus d'un *mea culpa*, me mit une pointe de baume au cœur.

D'une manière tacite, Marine admettait que son absence de réponse n'avait jamais été motivée par des contraintes de temps.

Lorsque je tentai timidement de mettre le doigt sur les signaux contradictoires qui perturbaient la visibilité de son discours, je me vis rétorquer ceci :

*Je t'ai répondu « j'ai rencontré quelqu'un », c'est clair non ?*

Non, justement, ce n'était pas clair. La question, qui se voulait rhétorique, indiquait en filigrane les doutes qui émaillaient le vernis de sa résolution nouvelle. Partagé entre l'envie de m'appesantir sur le sujet et celle de ménager la susceptibilité de mon interlocutrice, je campai sur ma position volontairement inquisitrice le temps de quelques remarques avant de battre en retraite. Après tout, il était absurde d'imaginer que Marine avouerait quelque mensonge que ce soit devant une éventuelle insistance de ma part.

Privé de matière première, notre dialogue s'essouffla et prit fin de façon totalement impromptue, c'est-à-dire sans formules de prise de congé qui auraient explicitement marqué le terme de l'échange. Cette péripétie ne m'inquiéta pas outre mesure ; j'estimais ne pas avoir indisposé Marine au point que sa porte se ferme complètement et qu'aucune suite à notre conversation ne soit envisageable. Au contraire, je profitai de cette phase de répit pour reprendre mes esprits et analyser la situation.

Si mes tentatives de subtile investigation autour de la soi-disant rencontre de Marine m'avaient plutôt conforté dans l'hypothèse du mensonge, la question de ses intentions réelles par rapport à la soirée de gala de son école me taraudait encore.

Le fil de mes pensées s'arrêta alors sur le second message privé qu'elle m'avait envoyé moins d'une heure plus tôt ; elle y avait simplement écrit espérer que j'allais « quand même passer une bonne soirée ».

Marine m'encourageait donc à me rendre à son gala malgré tout, ce qui semblait totalement exclure qu'elle m'ait caché la vérité concernant sa propre participation. En effet, la demoiselle aurait eu tout intérêt à s'assurer de l'annulation de mes plans dans le cas où elle m'aurait menti, afin d'éviter le désagrément de m'y croiser par hasard.

Il me coûtait de m'y résigner, mais Marine s'était sans doute montrée moins malhonnête que je ne l'avais cru.

Une relecture très attentive de ses mots débloqua toutefois une nouvelle possibilité dans mon esprit : la demoiselle pouvait également m'avoir souhaité de « passer une bonne soirée » au moment même où elle m'avait écrit, présumant de la peine que m'avait causée la lecture de son premier message.

Si cette interprétation me parut parfaitement plausible sur le moment, je me rappelai pourtant que Marine n'avait pas corrigé la manière dont j'avais rebondi sur sa phrase au tout début de notre récente discussion. Se pouvait-il alors qu'elle se fût abstenue par politesse ?

Trêve d'arguties, je décidai que le plus simple serait de mettre fin à mes doutes en reprenant sur-le-champ ma conversation avec la concernée. Minuit nous précédait d'une vingtaine de minutes et Marine n'avait pas encore quitté le *chat* lorsque, après une rapide formule de courtoisie, je lui demandai si ma (deuxième) lecture de sa phrase était correcte.

*T'es dingue un peu :) je parlais du gala*

Le plaisir de la complicité retrouvée excéda probablement la pointe de désillusion que sa réponse me fit ressentir. Convaincu contre mon gré, j'interrogeai – tout en m'excusant pour mon indiscretion – la demoiselle sur les raisons de sa non-participation à un événement ordinairement très prisé, pour apprendre que sa décision avait été motivée par l'état de ses finances. Quand je la questionnai sur la possibilité de se faire avancer le montant de la place par une personne de son entourage, Marine ajouta qu'elle n'allait pas « s'endetter » pour une soirée. Ma mémoire auditive invoqua alors une bribe de conversation remontant à la nuit du 21 mars où celle-ci avait similairement évoqué des dettes personnelles envers des amis, regrettant de ne pas pouvoir payer de sa poche la moindre consommation. Dans mon for intérieur, je félicitai Marine pour sa cohérence exemplaire. Elle avait rendu une copie remarquable.

Des photos de Marine au gala de son école s'affichèrent sur mon fil d'actualité Facebook quelques jours plus tard. Au fond, je n'étais pas surpris. Un quelconque aléa avait certes pu modifier le cours des choses, mais la demoiselle s'était plus vraisemblablement jouée de moi. J'avais en effet bradé ma crédulité dès lors que mon examen médico-légal de son « j'espère que tu vas quand même passer une bonne soirée » avait fait pencher la balance, alors que Marine avait finalement pu écrire cette phrase tout à fait instinctivement, sans y voir une vertu incitative contraire à ses intérêts. Alternativement, quand bien même cela paraissait rigoureusement invraisemblable, la demoiselle avait pu anticiper le tortueux chemin de pensée que j'emprunterais en analysant ses propos et réaliser un majestueux coup de poker en misant sur la présomption d'intégrité dont elle bénéficierait alors.

La chance avait souri à Marine. Si le message comportant l'insondable formule n'était pas venu minorer l'amertume que m'avait laissée son premier envoi, j'aurais sans doute cherché à obliger la demoiselle à assumer un éventuel mensonge en assurant toujours souhaiter assister à son gala. Dans le but non-avoué de « constater » par moi-même la sincérité de ses dires.

Refermons la parenthèse.

La conversation de cette seconde partie de soirée, au cours de laquelle je fus nouvellement frappé par la complicité que je partageais avec mon interlocutrice, se destina également à une fin abrupte lorsque je rappelai mon scepticisme autour de son prétendu récent engagement.

La prise de congé était déjà actée lorsque la demoiselle revint sur ses pas pour me demander, en référence à une vague évocation de la chose deux heures plus tôt, en quoi avait consisté la « proposition » qu'elle m'avait faite le soir où nous avons lié connaissance.

La piqure de rappel provoqua son hilarité. Je lui assurai que, d'un point de vue moral, son état d'ivresse m'avait dissuadé de profiter de la situation, ce à quoi elle me gratifia d'un chaleureux « je t'en remercie ! »

Il m'apparut impossible de ne pas relever l'insouciance avec laquelle Marine se replongeait dans le passé qui nous avait appartenu alors que son présent était théoriquement avec quelqu'un d'autre. La tentation était trop forte :

*Allez avoue que t'as pas de mec en vrai, si c'était le cas tu serais pas aussi curieuse de savoir ce qui s'est dit et ce qui s'est passé entre nous^^*

La confirmation de lecture arriva, la réponse manqua. J'attendis, bien décidé à la laisser renchérir, mais aucune contribution ne vint clôturer l'échange. J'avais gagné la bataille. Marine ne pouvait plus persister dans le mensonge. Ragaillardisé par cette victoire aussi jouissive qu'inattendue, j'éteignis mon ordinateur et me préparai pour la nuit.

Remettre le sujet sur le tapis me semblait tout de même nécessaire pour acquérir la certitude que Marine s'était retrouvée acculée par ma remarque et avait délibérément omis d'y répondre. Le lendemain soir, je rassemblai alors toute mon audace pour l'importuner d'un :

*Merci d'avoir levé le doute en ne répondant pas à mon dernier message ^^*

Comme je le présageais, mon impertinence fut reçue telle un chien dans un jeu de quilles :

*Mais mec lâche l'affaire c'est pénible*

Je n'attendais rien de plus qu'une absence de contestation, ce qu'elle m'avait donné. A un lourd prix : celui de notre complicité. Celle-ci ne pouvait exister que tant qu'aucun avenir à deux n'était envisageable. A présent que Marine ne pouvait plus mentir sur son célibat, tout espoir d'échange apaisé et serein était anéanti. Dans une atmosphère à couper au couteau, je tentai courageusement de lui tirer les vers du nez pour finalement céder devant son exaspération.

Le point de non-retour était atteint ; j'avais à présent suffisamment importuné Marine pour savoir qu'elle ne souhaiterait plus avoir affaire à moi, et ce de façon définitive.

Vaguement ému par cette considération, je décidai qu'il ne coûtait rien de retendre la main vers elle en lui adressant un message prétendument pacificateur ; le texte que je rédigeai s'avéra mièvre au possible mais, en désespoir de cause, je l'envoyai tout de même. La réponse sèche et cassante, qui se terminait sur un « bonne continuation » presque comique, me prouva qu'il n'avait pas davantage convaincu Marine qu'il ne m'avait convaincu moi-même. C'en était fini. La parenthèse de ma vie dans laquelle Marine avait tenu un rôle s'était refermée.

Refusant l'idée d'avoir enduré toute cette souffrance en vain, j'échafaudai mon dernier plan. Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le dernier échange quand je décidai de me jeter dans le vide, emportant Marine avec moi :

*Merci, mais j'aimerais si tu le veux bien ajouter un dernier mot. Je ne sais pas vraiment quel est ton ressenti par rapport à ce petit épisode qui avait très bien commencé et qui a très mal fini, pour ma part ça m'inspire juste l'envie de te montrer deux choses (ou plutôt une seule en réalité, le deuxième lien étant d'une certaine manière contenu dans le premier) :*

*<http://www.hostingpics.net/viewer.php?id=790481748864696385839.jpg>*

*<http://forum.viedemerde.fr/sujet-13104-un-peu-plus-quune-presentation>*

*Voilà, si tu as envie de cliquer, respecte stp l'ordre dans lequel les deux liens apparaissent. Je ne fournis pas de grille de lecture, à toi de trouver la tienne. Courage*

Elle allait en avoir besoin. Vraiment.

Je ne pouvais pas la blanchir. La vérité lui serait imposée.

Si Marine tint compte de mon injonction et ouvrit d'abord mon premier lien, elle y découvrit la reproduction d'une séquence d'échanges entre moi-même et une autre demoiselle rencontrée en boîte de nuit un peu plus tôt au cours de l'année.

En date du 24 janvier, j'avais envoyé à cette dernière le message suivant :

*Coucou Marion, ça va ? Je sais pas si tu te souviens de moi, on s'est vu le weekend dernier au Players, tu m'avais donné ton numéro mais malheureusement je me suis fait voler mon tel peu de temps après :( Du coup je me suis permis de faire une petite recherche sur Facebook et je pense avoir trouvé ton profil ^^ Au plaisir de te reparler ! Gros bisous*

Réponse de la destinataire :

*Hello ! Oui c'est bien moi ! Ca va et toi ? Ouais je me souviens mais bon ça reste flou haha comment tu as fait pour me trouver sur Facebook ?!*

A mon tour :

*Oui oui ça va merci ! Pour moi aussi c'est assez flou en fait, je crois que je me souvenais presque plus de ta tête ^^ pour te trouver sur Facebook j'ai cherché une Marion de l'université de Rennes et dans le lot (y en avait quelques unes) j'en ai vu une originaire d'une ville avec un nom qui évoquait bien la Bretagne « profonde » du coup je me suis dit c'est peut-être elle ! Bon j'ai sûrement eu de la chance aussi parce que ça aurait pu être quelqu'un d'autre.. Voilà pour la petite histoire ! Tu peux te féliciter de l'effet que tu m'as fait lol*

Puis au sien :

*Et bhé ! Tu as du galérer pour me retrouver parce que des Marion à la fac de Rennes y'en a plein ^^ La Bretagne profonde... Je ne sais pas comment je dois prendre ça... XD*

J'avais riposté :

*Hého j'ai mis des guillemets à « profonde », t'as pas de quoi t'offusquer ;) mais j'avoue que j'avais cherché une façon encore plus neutre de dire ça et j'avais pas trouvé ^^ en tout cas je cherche pas du tout à dénigrer quoi que ce soit, j'ai du mal à m'imaginer la vie dans une commune de 1000 et quelques habitants mais la mentalité doit être plus saine que dans les grandes villes (surtout Paris), non ? Raconte un peu je suis curieux lol*

Près de quatre jours plus tard, le silence de ma correspondante régnait en maître. Me félicitant pour mon sens de l'à-propos, je me fendis alors d'un :

*Un peu trop visiblement...*

Ce qui avait déclenché son :

*Non non je ne suis pas offusquée, c'est juste que je n'ai pas eu le temps de répondre quand j'ai vu ton message ! Et bien dans les campagnes on vit 100 fois mieux qu'à Paris !! Déjà rien qu'au niveau du logement ça coûte moins cher et surtout y'a moins de gens bizarres et d'odeurs qui puent ! x)*

D'où mon :

*OK, tu m'excuseras mais après cinq jours je me suis un peu posé des questions ! Surtout que j'ai vu que tu avais lu mon message presque tout de suite, du coup je me suis dit peut-être qu'elle veut faire comprendre quelque chose, en l'occurrence qu'elle veut que j'arrête de la saouler^^ Quand tu dis qu'il y a gens bizarres à Paris, ça inclut des mecs qui vont t'embrasser de force en soirée, et qui vont s'acharner à te retrouver sur Facebook avec deux trois infos sur toi, ou ça ça passe encore ? ;)*

Cinq journées s'étaient écoulées. A nouveau privé de réponse, j'étais revenu à la charge :

*Bon je crois que je vais lâcher l'affaire et arrêter de te courtiser vu le peu d'attention que tu me portes... Même si je comprends bien ce qui se passe dans ta tête ; tu te demandes pourquoi un mec aussi beau, aussi subtil, aussi parfait, etc. s'intéresse à toi et surtout ce qu'il peut bien cacher, du coup tu te retrouves au dépourvu face à moi ! Tant pis. Bonne continuation ;)*

Si Marion avait toujours assidûment lu mes messages dans la foulée de leur envoi, la confirmation de lecture de celui-ci faisait encore défaut au bout d'une semaine.

Pour le principe, je l'avais relancée :

*Euh ça te dirait pas de jeter un œil dans ta boîte de réception un de ces quatre ? C'est bête mon dernier message était marrant mais si tu le lis une semaine après il n'a plus aucun intérêt^^*

Marion finira bel et bien par consulter sa boîte de réception quelques jours plus tard. La confirmation de lecture providentielle suggéra la promesse d'une réponse prochaine. Promesse en réalité brisée par un silence qui demeura intact. Une semaine. Lancer un nouveau rappel ? Elle avait lu mes messages, cela n'aurait servi à rien. Deux semaines. Que faire, abandonner ? Accepter son mutisme ? Trois semaines. Non. Plus jamais. Elle l'avait mérité :

*Bon alors je reviens un peu tard mais j'ai pas mal réfléchi et je m'en voudrais de ne pas apporter une petite conclusion à cet épisode.. Voilà comme tu t'en doutes ça ne me plaît pas vraiment que tu aies fait comme si je n'existais plus et que tu m'aies laissé t'écrire dans le vide. Ce que je trouve particulièrement pénible dans une situation comme celle-ci c'est que je n'ai pas vraiment de clé pour comprendre d'où vient le problème et me remettre en question s'il y a lieu. En tout cas tu n'es pas du tout la première fille à me faire ce genre de coup inexplicable, je l'ai même souvent vécu, et je pense pouvoir dire qu'il y a quelque chose chez moi qui rebute les filles d'une manière générale, ou du moins qui suscite la méfiance chez vous. Voilà, ces quelques lignes sont*



*sûrement un peu déroutantes à lire, du coup désolé, mais ça n'est pas vraiment correct d'ignorer quelqu'un comme tu l'as fait et du coup je m'octroie en « compensation » le droit de t'écrire un message où j'exprime pleinement ce que j'ai envie de te dire (ou plutôt ce que j'ai envie que tu saches). Et la suite elle est là : (je te conseille vivement de ne pas regarder maintenant si tu es pressée ou que tu as plein de choses en tête)*

*<http://forum.viedemerde.fr/sujet-13104-un-peu-plus-quune-presentation>*

*J'ai pas grand chose à rajouter car ce message est déjà assez compliqué comme il est, et si tu n'ouvres pas mon lien tout de suite (ce qui, je pense, est vraiment la meilleure option) il vaut mieux que j'arrête là. J'espère que tu l'ouvriras quand même en tout cas, car je viens de me dire qu'en fait tu pourrais juste ne rien en avoir à foutre... mais au fond ça m'étonnerait. Je sais pas si tu vas répondre ou non, je sais même pas ce que je préfère d'ailleurs, mais bonne continuation quoi qu'il en soit, et bon séjour à Londres au passage.*

Ce message fut envoyé le 13 mars, soit huit jours avant ma rencontre avec Marine.

En moins de vingt-quatre heures, il se retrouva orné d'une confirmation de lecture. Marion ne répondit pas. Elle ne me supprima pas de ses amis ni ne bloqua mon compte – du moins pas dans l'immédiat, car il se trouve qu'elle me raya finalement de sa liste de contacts au bout de plusieurs mois.

Revenons brièvement sur le contenu des messages ci-dessus.

Tout d'abord, j'ai en effet eu le malheur de me faire dérober mon téléphone portable en quittant la boîte de nuit où j'avais lié contact avec la dénommée Marion, or il s'avéra particulièrement difficile de retrouver son profil sur Facebook par la suite. La crainte de revivre ce désagrément explique sans doute pourquoi, deux mois plus tard, j'utiliserai un procédé mnémotechnique basé sur ma connaissance des départements français pour sauvegarder d'une manière infaillible le numéro d'une autre demoiselle qui avait retenu mon attention.

J'avais alors été contraint à me déplacer physiquement pour retrouver la trace de Marion. Après avoir été déçu par Facebook qui peinait à identifier une personne dotée d'un prénom aussi courant, je m'étais résigné à inscrire arbitrairement dans ma barre de recherche des bribes d'informations glanées sur la demoiselle au cours de notre rencontre. En vain.

Marion m'avait confié qu'elle logeait dans un foyer de jeunes travailleurs dans une ville de la petite couronne ; la saisie d'une poignée de mots-clés décisifs me permit d'en dénicher l'adresse en un tournemain. J'hésitai tout de même. Serais-je en mesure d'obtenir une quelconque information sur la demoiselle si je me rendais sur son lieu de résidence présumé ? Disposais-je, au demeurant, de l'audace suffisante pour m'embarquer dans une telle démarche ?

Le destin n'avait jamais fait preuve de clémence avec moi. Je n'avais encore jamais vécu de succès féminin dont je pouvais être fier mais celui-ci passerait inévitablement à la trappe si j'optais pour la passivité. L'occasion était trop rare.

La fréquence de mes rencontres avec une demoiselle pour qui j'éprouve un réel attrait et qui me fournisse un moyen de la recontacter ultérieurement n'a jamais dépassé deux par an – je souligne donc à ce titre le caractère particulièrement fructueux des premiers mois de 2014.

L'entreprise était inédite. Je me résolus à tenter ma chance.

Sachant Marion en stage et donc *a priori* absente la journée, je programmai une arrivée sur place en milieu d'après-midi. Après une demi-heure d'attente désœuvrée sur le trottoir en face

du bâtiment, je combattis mes réticences et m'engouffrai dans l'ouverture de la grille d'accès, une poignée de mètres derrière un individu qui en avait activé le mouvement grâce à son badge. Je sentis alors mon cœur s'emballer légèrement ; mon sang ne contenait pas une goutte d'alcool, néanmoins la présence de ce collaborateur aurait sans doute fluidifié le déroulement de l'opération. J'avais pourtant tablé sur mon aptitude à faire sans ; à moi de me prouver que j'avais eu raison.

Débarquant dans ce qui s'apparentait à un hall d'immeuble, j'entrepris alors d'inspecter timidement des boîtes aux lettres exclusivement ornées de numéros puis, nageant dans l'indécision, temporisai dans cette zone intermédiaire. L'espace dans lequel je me trouvais proposait une nouvelle porte dont le déverrouillage paraissait également subordonné au contact d'un badge, mais je n'osai pas la franchir lorsqu'un second passage humain m'en exposa l'opportunité. J'aurais eu l'impression d'aller trop loin.

Au bout de quelques minutes, un homme âgé au regard lourd d'interrogations s'échappa des entrailles du bâtiment pour s'enquérir du motif de mon intrusion. Aussi poliment que possible, j'expliquai connaître une demoiselle prénommée Marion qui résidait à cette adresse mais ignorer son nom de famille et avoir perdu son numéro de téléphone. Quand bien même je ne me serais pas soumis à un tel exercice tous les jours, j'avais démontré une contenance et une courtoisie dont j'aurais douté de pouvoir faire montre en pareilles circonstances.

Etonnamment réceptif, mon hôte me pria de patienter, s'éloigna quelques instants puis reparut avec une pièce de carton rectangulaire munie d'une photographie, d'un prénom, d'un nom ainsi que d'une poignée d'informations subsidiaires. Je ne reconnus que très vaguement le visage de la jeune fille, mais notai son patronyme, remerciai chaleureusement mon interlocuteur et quittai les lieux sans attendre.

Selon ma définition, Marion n'est pas tout à fait une conquête ; les seuls baisers que je garderai d'elle avaient été obtenus d'une manière relativement discutable.

A l'occasion de la bise échangée à la fin de la soirée, j'avais eu la folle idée de dévier ma trajectoire pour emprisonner un coin de sa bouche ; une exclamation censée réprouver ce geste s'était alors fait entendre. Marion ne m'en avait probablement pas tenu rigueur puisque j'étais encore à ses côtés, quelques minutes plus tard, lorsque me vint l'envie de retenter plus franchement l'expérience. Je lui avais alors saisi le visage des deux mains et, rapide comme l'éclair, avais planté mes lèvres contre les siennes avant de reprendre ma position. Comment ce deuxième essai avait-il été accueilli ?

Marion n'avait pas protesté. J'avais même l'impression que sa bouche arborait un vague sourire à la suite de cet assaut, au cours duquel l'amie qui l'accompagnait avait manifesté un mélange d'amusement et d'admiration à l'aide d'une onomatopée que mes oreilles avaient jugée encourageante.

Il était de toute façon évident que je n'aurais pas cédé à une telle goujaterie si ma physionomie n'était pas ce qu'elle était – goujaterie qui, en y repensant, avait été influencée par la vision quelques instants auparavant d'un jeune homme se livrant à cette même indécatesse sur sa partenaire de danse, *a priori* avec succès.

Au fond, le risque d'un rejet avait été minime. Marion et moi avons passé une bonne partie de la soirée à nous taquiner, à nous toucher, à interagir dans une espèce de privauté physique qu'elle n'aurait à mon avis pas développée avec un individu sans attrait à ses yeux.

Relisant le message de clôture que j'adresserai finalement à la demoiselle, je lui trouve une certaine sobriété du point de vue de l'exposition de la souffrance. Par pudeur, je crois effectivement ne pas avoir osé mettre davantage l'accent sur le systématisme de mes échecs en matière de séduction.

Si j'ignore dans quelle mesure mes semi-confidences attendrirent Marion, le lien mystérieux sur lequel je lui déconseillais de cliquer à brûle-pourpoint l'intrigua sans doute ; compte tenu de la brutalité de ce qui l'attendait, je n'avais pu déroger à l'expression d'une telle mise en garde.

Le lien en question donnait en fait accès à un simple fil de discussion sur un forum généraliste. Le premier écrit, daté du 26 octobre 2013, se présentait de la sorte :

*Bonsoir à tous,*

*Je m'appelle Brice, j'ai 22 ans et j'habite en région parisienne (voilà pour la présentation).  
Je crée ce topic suite au verrouillage d'un topic que j'ai ouvert ce matin dans la section vide-merde :*

*« Bonjour à tous,*

*J'aimerais vous faire partager une petite vidéo de ma VDM perso 😊*

*<http://www.youtube.com/watch?v=9J10EfFcX6U>*

*La vidéo a près d'un an mais les choses n'ont pas vraiment évolué depuis 😞*

*En fait je cherchais un endroit pour poster cette vidéo et le forum VDM me paraît être un espace idoine, désolé d'avance si vous en avez rien à foutre de ma vie !*

*Dans cette vidéo je m'adresse à une personne en particulier mais je dirais que ça importe peu, la personne en question ne m'a jamais répondu mais dans tous les cas je fais un bilan assez juste de ma situation de vie actuelle ! Bon mattage si vous vous sentez de tout regarder !*

*P.S. : je suis complètement pété à l'heure où j'écris ce message. Autrement je n'arriverais pas à me lancer dans cette démarche ! Et je n'ai pas besoin de psy, j'en ai déjà vu plusieurs mais ils ne m'apportent rien. Tout ce que j'aimerais c'est qu'autant de gens que possible voient cette vidéo 😊 Est-ce que je peux faire le buzz selon vous ? »*

*(je tiens à signaler que j'ai dessaoulé depuis, même si j'ai encore bien la tête dans le sac)*

*Je ne sais pas trop comment justifier ma démarche, mais après tout le principe de VDM c'est quand même de débiller ses malheurs et de trouver du réconfort en étant entendu, non ?*

*Excellente soirée*

(Le premier fil de discussion avait uniquement été verrouillé parce que, quand bien même aucune section du forum ne proposait de tribune adaptée à mon message, celle dans laquelle j'avais initialement posté ne s'y prêtait foncièrement pas.)

« Faire le buzz. » Accéder à la notoriété. J'ai presque honte.

Avant de tâcher d'expliquer cet obscur dessein, je tiens à introduire une nouvelle présence féminine dans mon ouvrage. Virginie a motivé la création de la vidéo évoquée dans le message ci-dessus, si bien que je ne puis dévier l'obligation d'un bref aparté sur l'historique de nos liens.

Été 2012. L'insupportable récurrence de mes revers avec la gent féminine me pousse à franchir le seuil d'un univers inconnu mais regorgeant de promesses : le sexe tarifé.

Virginie a trente-cinq ans. La photographie qu'elle m'a transmise révèle une physionomie plutôt terne mais, dans un milieu où l'offre et la demande ne possèdent aucune commune mesure, les exigences sont à bannir.

Alors que j'avais simultanément sollicité une quinzaine d'escort-girls lors de ma première prospection, seules quatre d'entre elles s'étaient fendues d'une réponse. Une de ces demoiselles m'a par ailleurs déjà accordé un rendez-vous – qui restera sans suite – à l'instant où démarre ce récit.

Virginie m'attend à l'extérieur de la bouche de métro. Je descends de la rame et ingurgite une dernière rasade de mon breuvage composé d'alcools divers avant de me débarrasser du contenant dans une poubelle environnante. Un distributeur est idéalement situé en bout de quai ; je cours me faufiler derrière ce paravent de circonstance et sors de ma sacoche brosse à dent et dentifrice. J'insiste particulièrement sur la langue. Conscient d'accroître mon retard, je rince en vitesse mes composantes buccales à l'aide de la petite bouteille d'eau que j'ai pris le soin d'emporter puis me dirige vers les escaliers de sortie.

Tentant d'accoutumer mes yeux au soleil éblouissant de ce samedi quatorze juillet, je laisse mon regard planer une poignée de secondes sur les environs avant d'identifier Virginie. Je presse alors le pas en sa direction et, tout en la saluant d'une bise, la prie de m'excuser pour la copieuse attente à laquelle je l'ai involontairement astreinte. Charmé par son accoutrement, je devine une femme s'adonnant sans complexe à son activité d'accompagnatrice sexuelle. Je découvre également un visage beaucoup plus radieux et séduisant que celui du cliché transféré lors de nos échanges préalables, effaçant avec plaisir la première image médiocre que je m'étais forgée de sa personne.

M'épargnant les frais supplémentaires d'une chambre d'hôtel, Virginie avait gracieusement mis son appartement à disposition ; cinq minutes de marche à pied et de conversation nous y conduisirent. Une fois à destination, la nécessité de purger ma vessie m'obligea à un rapide passage par la salle de bains. Je ne libérai toutefois la pièce qu'après m'être brièvement recoiffé, plus que jamais soucieux de mon apparence en ce jour. Virginie m'invita alors à prendre place sur son lit et à expliquer la raison de mon recours à ses services.

Gardant sous silence mon désert relationnel et mes déboires en tout genre, je lui présentai une réalité beaucoup plus accommodante : celle de mon impossibilité physique à engager un rapport. Le nombre de mes partenaires s'élevait alors à un total de quatre (cinq en incluant l'escort-girl sollicitée quelques semaines plus tôt) et le mécanisme d'afflux sanguin dans mes corps érectiles avait systématiquement fait défaut lors de ces occasions providentielles. Laissant

entendre à Virginie que l'ivresse s'était souvent mêlée à la partie, je ne mentionnai pas qu'il n'avait été question que d'aventures d'un soir et que les demoiselles qui s'étaient offertes à moi n'étaient dans leur majorité que modestement à mon goût.

Mon interlocutrice me proposa alors de m'allonger. Je restai immobile tandis qu'elle déboutonna petit à petit ma chemise, caressant mon torse de ses mains délicates et suaves. Je me rappelle encore l'euphorie de mes sens durant ce préambule d'exception.

Le désir bouillonnait en moi ; j'éprouvai tout au long de notre rendez-vous une vive concupiscence que j'aurais pensée suffisante à provoquer la mise en marche de mon organisme.

La compagnie de Virginie se révéla néanmoins une inestimable source d'agrément. Je ressentais chez elle une douceur et une sensualité qui me firent presque oublier les circonstances à l'origine de notre liaison charnelle.

Toujours est-il, la réalité se rappela ponctuellement à mon esprit lorsque ma partenaire me confia avoir « envie de [moi] » ; sceptique, je n'hésiterai pas à questionner ouvertement la sincérité d'une telle déclaration dans ce contexte précis.

Virginie démentira aussitôt l'accusation de faux-semblant, invoquant une libido relativement exacerbée qui, justement, expliquait son attrait pour le plus vieux métier du monde. Quelque chose au fond de moi me poussait à la croire. Tout semblait en fait indiquer que Virginie était simplement de nature expansive ; je me souvins, à ce propos, qu'elle m'avait pareillement surpris lors de nos échanges électroniques en complimentant ma physionomie d'après le cliché que je lui avais fait parvenir.

Si, de mon côté, je ne me pus m'empêcher de mesurer instinctivement mes caresses, jugeant indésirable toute ardeur mal maîtrisée, Virginie ne se soucia nullement de limiter les manifestations externes (et notamment vocales) que lui inspirèrent certaines de nos pratiques. Encore dans le doute, j'avais attendu la fin du rendez-vous pour pointer une nouvelle fois du doigt l'exubérance de ses témoignages. Après tout, si donner du plaisir était si évident, pourquoi mes partenaires ne se comptaient-elles que sur les doigts d'une seule main ?

Sous ces quelques réserves, je devinai pourtant que Virginie n'avait pas tenté de me manipuler ou de donner le change ; son langage non-verbal en disait beaucoup plus que les quelques signaux que j'avais pensés trop éloquents pour être sincères. Ce qui apparaissait finalement comme de la simple transparence de sa part avait alors quelque chose d'infiniment rafraîchissant.

Conquis, j'annonçai à Virginie mon intention de lui rendre à nouveau visite dans un avenir proche, idéalement en possession de comprimés virilisants pour peut-être lui laisser mon innocence. La perspective ne sembla pas la déranger ; elle rapporta à cet égard que, selon elle, la première relation n'avait pas grande importance et qu'il valait mieux accumuler de l'expérience avec des partenaires sans valeur pour ensuite mettre cet enrichissement à profit d'une personne davantage significative.

Avant d'emprunter le chemin du départ, je demandai à Virginie si nous pouvions nous embrasser une dernière fois. La requête ne lui posa aucun problème.

Nous nous positionnâmes alors debout l'un en face de l'autre, laissant se construire avec une lenteur absolue cet ultime rapport de promiscuité. Progressivement, nos bouches s'aimantèrent puis restèrent unies pendant peut-être une minute. Nos mains se lièrent et s'adonnèrent à quelques caresses. La réalité transactionnelle de notre union avait cessé d'exister.

J'émergeai dans un état d'ensorcellement de cette parenthèse onirique. Un vague questionnement venait toutefois survoler ma béatitude : Virginie percevait-elle à sa juste dimension l'attirance réciproque qui paraissait avoir naquis de nos étreintes ?

A la réflexion, l'expérience et la maturité de l'hétaïre m'interdisaient d'alimenter une quelconque crainte inutile ; Virginie ne pouvait méconnaître la portée de ses actes. Son âge sensiblement supérieur au mien excluait qu'il en fût autrement.

Le soir venu, je m'empresserai de commander en ligne une boîte du médicament révolutionnaire. Les seuls sites proposant la vente de ce produit sans ordonnance étant toutefois basés à l'étranger, le délai de livraison excédait une dizaine de jours. Je laissai Virginie vivre tranquillement sa vie pendant ce temps-là, refusant la tentation d'un message superflu qui aurait potentiellement trahi l'avidité avec laquelle j'envisageais nos retrouvailles. Deux semaines s'écouleront finalement avant que je ne revienne à elle en ces termes :

*Coucou Virginie,*

*Tu vas bien ?*

*Je voulais savoir si tu étais disponible ce weekend car j'aimerais bien repasser un petit moment avec toi...*

*Je t'embrasse*

*Brice*

Virginie donna suite dès le lendemain. Bien que particulièrement « touchée » par cette nouvelle sollicitation de ma part, elle m'annonça à grand regret que son départ en vacances coïncidait justement avec la fin de semaine à venir ; un peu plus de vingt jours de coupure précèderaient au minimum l'hypothétique réunion de nos chairs.

Dépité, je pestai intérieurement contre ma mauvaise fortune. J'envoyai alors sans tarder un courriel de retour pour proposer d'autres créneaux avant l'échéance du weekend, mais l'emploi du temps personnel de Virginie ne lui accordait pas un seul moment de libre. Elle en était réellement désolée.

Accessoirement, ma correspondante me demanda pourquoi j'avais « changé d'avis » à son sujet. Surpris par cet infime malentendu, j'affirmai avoir toujours nourri l'intention de la recontacter pour un second rendez-vous, quand bien même la date de ma démarche avait été conditionnée par le délai de réception de mon précieux remède. Virginie indiqua alors espérer « que mes pilules magiques fer[aient] effet » et me souhaita « de belles expériences », « même avant qu'on ne se revoie ».

J'entrevis instantanément dans cette ultime remarque un sous-entendu plutôt valorisant à mon égard. Si la question n'était pas clairement articulée, Virginie paraissait curieuse de savoir si je comptais m'enquérir de l'efficacité de mon médicament avec une autre escort-girl – de disponibilité immédiate – ou si je consentais à attendre son retour pour lui réserver ma virginité. Je la rassurai aussitôt :

*J'ignore si mes pilules magiques feront effet mais c'est avec toi que je voudrais le savoir, pas avec quelqu'un d'autre...*

Sa réponse confirma l'hypothèse que j'avais à l'esprit :

*Je suis flattée que tu veuilles essayer tes pilules avec moi !*

Virginie partit en vacances tandis que je restai à l'attendre. Le mois d'août s'avéra particulièrement long. Stagiaire en traduction technique dans une grande entreprise bancaire, je consacrais alors mes journées à un travail dont la monotonie n'avait d'égale que l'exaltation de mes songes dédiés à sa personne.

Le jour de nos retrouvailles marquerait un basculement dans mon existence. J'en avais la certitude absolue. Mes inhibitions et mes blocages seraient définitivement levés dès lors que je serais réuni avec ma libératrice. Je l'avais cherchée pendant des années et le destin l'avait enfin placée sur ma route. Toutes les apparitions féminines qui avaient jalonné ma ligne de vie s'étaient soldées sur une frustration et Virginie viendrait briser la continuité de ce passé douloureusement homogène.

Je patientai prudemment jusqu'à ce que quelques journées précèdent son retour pour enfin reprendre contact. Si un rapide message pour prendre de ses nouvelles vers le milieu du mois n'aurait rien eu d'inconvenant, je m'étais juré de ne courir aucun risque en évitant toute marque d'intérêt excessive. Quand bien même ma relation avec Virginie semblait s'être exportée au-delà son cadre marchand initial, je n'étais officiellement qu'un client comme un autre ; le pan de sa vie privée auquel j'appartenais n'avait d'ailleurs sans doute pas lieu de se rappeler à elle durant ses vacances estivales. Précisons au passage que l'escorting ne représentait qu'une occupation annexe pour Virginie, cette dernière ayant déclaré travailler « dans le milieu du cirque et du spectacle » lorsque je l'avais questionnée à ce sujet. Je laissai donc défiler les semaines avant de lui adresser cette missive électronique au vingt-troisième jour du mois d'août :

*Coucou Virginie,*

*J'espère que tes vacances se sont bien passées et que tout va bien pour toi.*

*A priori tu n'es pas encore rentrée à Paris mais si ça ne t'embête pas j'aimerais déjà évoquer notre second rendez-vous, car à m'y prendre trop tard je risquerais une seconde déconvenue !*

*Tu rentres donc le 26 c'est-à-dire ce dimanche mais j'imagine que tu préfères retrouver ton petit confort domestique et rester tranquille au moins pendant cette journée.*

*Je te propose donc de nous voir le samedi qui suit c'est-à-dire le 1er septembre. Est-ce que ça te va ? (cela suppose évidemment que tu aies toujours envie de me revoir !)*

*Je t'embrasse*  
*Brice*

Mon e-mail me paraissait très bien. L'affaire était de toute façon déjà dans la poche, il était inutile de se faire du souci. La dernière phrase, isolée entre ses parenthèses, correspondait à une distante émanation du pessimisme que mes années de déceptions m'avaient inculqué. Un simple réflexe.

Virginie ne répondit pas tout de suite. Cela ne m'inquiéta pas. Je n'avais aucune raison de m'inquiéter.

Après trois jours sans nouvelles, je pris tout de même la peine de la relancer, par SMS cette fois-ci :

*Coucou Virginie, est-ce que tu as vu le mail que je t'ai envoyé il y a quelques jours ? Je te fais des gros bisous. Brice*

Je n'avais plus qu'à attendre une manifestation de ma correspondante, sur le support d'échanges de son choix. La balle était dans son camp. Un peu de patience et tout rentrerait dans l'ordre. Un jour s'écoula. Puis un deuxième. La situation ne me disait rien qui vaille. Une troisième journée à guetter vainement un signe de sa part fit naître en moi quelques affreux doutes.

L'option du coup de téléphone demeurait envisageable, mais l'idée d'une interaction verbale et en direct me rebutait sérieusement. Dans l'idéal, il m'aurait fallu me soumettre à un léger enivrement avant d'appeler Virginie, en espérant qu'elle daigne répondre. Ceci étant, si elle avait à cœur de déjouer le contact que je visais à rétablir, elle ne décrocherait évidemment pas.

Je me décidai tout de même à lui téléphoner, faute de meilleure idée. Sans avoir préalablement bu, puisque je ne comptais pas sur la possibilité de lui parler de vive voix. Peut-être que le simple fait de recevoir un appel de ma part lui ferait ressentir une pression qui l'inciterait à débloquer nos échanges en suspens.

Mobile en main, j'engageai alors la liaison.

Contre toute attente, la voix de Virginie se manifesta au bout du fil. Une sensation de stupeur m'enveloppa soudain. Que faire ? Il était trop tard pour raccrocher ; j'étais irrémédiablement contraint à rester en ligne.

D'un ton hésitant, je déclinai brièvement mon identité, demandant toutefois à Virginie si elle ne disposait pas déjà de mon numéro dans son répertoire ; la réponse s'avéra négative, comme on pouvait finalement le déduire du simple aboutissement de mon appel.

A mesure que les secondes s'égrenèrent, un froid polaire s'installa au milieu de cette communication indésirée. Le silence de Virginie durant mon laïus introductif me renvoyait quelque chose d'à la fois glaçant et hostile qui, en toute objectivité, ne laissait augurer aucun espoir pour la suite.



Le verdict tant redouté ne tarda effectivement à se faire entendre : ma correspondante ne souhaitait plus m'accorder le second rendez-vous auquel j'avais tant aspiré.

Un sentiment d'abandon tel que je n'en avais jamais connu s'empara alors de moi. J'étais anéanti. Comme si le choc avait altéré mes fonctions mnésiques, la conversation de dix-neuf minutes qui s'ensuivit peina lourdement à s'inscrire dans ma mémoire : il ne m'en reste à ce jour que de très courtes réminiscences.

Parmi lesquelles, Virginie avait notamment affirmé qu'elle ne supporterait pas la sensation d'un nouvel échec dans l'hypothèse où mes pilules manqueraient de faire effet. Je me rappelle lui avoir demandé si son amour-propre en souffrirait, mais elle avait démenti sans surprise – ce à quoi je m'étais finalement excusé d'avoir posé cette question idiote. Cela étant dit, l'empathie était-elle réellement le moteur de sa décision ? Étais-je censé croire à une telle ineptie ?

J'ai également souvenir de lui avoir demandé si elle avait un instant envisagé de sortir du silence ; Virginie avait répondu par la positive, assurant qu'elle n'avait pas encore trouvé les mots pour me faire part de son repositionnement. Deux autres phrases prononcées par ma correspondante au cours de l'échange me reviennent à l'esprit, bien que les citer sans contexte ne présente qu'un intérêt limité : « ce n'est pas mon rôle » et « je refuse cette responsabilité ». Dans tous les cas, son choix paraissait davantage motivé par des considérations psychologiques que par un quelconque événement extérieur. Qu'elle le pensât ou non, elle se déclara « désolée ». Il y avait de quoi l'être.

Sans prétention, je m'estime particulièrement aguerri aux souffrances mentales en tout genre. Quand bien même un tel pic de désillusion et de frustration était pour l'heure sans égal, je savais que le temps balaierait ma peine. Il n'empêche que j'en voulais terriblement au destin d'avoir été aussi cruel. Lui seul portait la responsabilité de ma douleur. Sans ses manipulations perverses, Virginie ne se serait jamais égarée de la sorte. La manière dont elle s'était laissé acculer par un défaut de clairvoyance était formellement incompatible avec son âge et son sulfureux gagne-pain.

Très vite, ce prodigieux revers m'ouvrit les yeux sur le constat suivant : l'argent n'avait pas permis d'enrayer le mécanisme de désaffection féminine qui empoisonnait chacune de mes rencontres. Je n'avais absolument pas entrevu la menace d'un tel scénario-catastrophe. La réalité dans laquelle je venais de basculer avait défié tous les pronostics et placé la barre à un niveau jamais atteint. J'étais un pionnier, j'avais défriché un terrain jamais foulé par qui que ce soit auparavant. L'idée d'être au cœur d'un tel précédent en venait presque à m'inspirer quelques bouffées d'un vertige melliflu.

L'atrocité de la rebuffade de Virginie continuait néanmoins de ronger mon âme. Ne pouvant me résoudre à la laisser tranquille, je ne tarderai à lui adresser un long e-mail rempli de mon amertume :

*Salut Virginie,*

*J'espère ne pas t'ennuyer en t'écrivant un mail post-déconvenue mais comme tu le sais j'ai un peu de mal à digérer ta décision de ne pas m'accorder un second rendez-vous et je souhaiterais m'exprimer sur ce que je ressens.*

*Tout d'abord, j'ai souri en relisant le mail ci-dessous à l'instant car je me rends compte que j'ai eu un éclair de prémonition en écrivant « cela suppose évidemment que tu aies toujours envie de me revoir ! » alors qu'a priori rien ne laissait présager un tel revirement.*

*J'aimerais tellement pouvoir te faire changer d'avis et en même temps je suis persuadé à 99 % que je n'y arriverai pas...*

*C'est drôle parce que j'essaie de me remémorer notre conversation téléphonique et de réentendre tes arguments mais c'est comme si ma mémoire n'avait rien retenu de ce que tu avais dit.. Est-ce que tu pourrais juste me dire à nouveau pourquoi une seconde rencontre dans le même ton que la première (imaginons que je revienne sans avoir pris mes pilules et que de ce fait rien ne se produise) ne serait pas possible ?*

*Désolé de t'accabler comme ça mais de savoir que même en payant il est difficile de trouver quelqu'un (qui me plaise ?) qui accepte de faire l'amour avec moi est en somme un bel échec personnel.*

*As-tu peur que l'on tombe amoureux l'un de l'autre ? Question un peu grinçante à mes oreilles et dont la réponse sera très certainement non....*

*Que dire de plus... je me suis tellement languie dans l'attente de cet hypothétique second rendez-vous avec toi. Cela fait longtemps que j'ai renoncé à ma première fois idéale mais finalement la perspective que j'entrevois en imaginant perdre mon pucelage avec toi était assez délectable car 1) j'ai toujours eu ce fantasme d'un jour êtreindre une femme sensiblement plus âgée et 2) tu as un côté ingénu et innocent que j'apprécie particulièrement et ne retrouve qu'extrêmement rarement au sein de la gent féminine.*

*Rien à voir mais je repense tout à coup au mail où tu répondais à ma demande de rencontre en proposant de me recevoir chez toi, « pour une première rencontre » et déjà, avant même qu'on ne se soit rencontré, je me réjouissais du fait que ce qui se produit actuellement n'aurait que très peu de chances de se produire !*

*Je ne peux que respecter ta décision mais là où ça me fait mal au cœur c'est que je pense que j'aurai beaucoup de difficulté à trouver une escort avec qui j'aurais autant envie de vivre ma première fois que toi (car tu sembles faire partie de l'infime minorité qui fait ça plus pour le plaisir que pour l'argent, outre les deux raisons citées plus haut).*

*Désolé de me comporter tel un amoureux éconduit avec ce long message, j'imagine que tu aurais préféré ne rien recevoir du tout et m'oublier paisiblement.*

*Je t'embrasse et espère obtenir une réponse de ta part.*

*Brice*

Je ressentis tout de même un vague soulagement en mettant ainsi ma peine par écrit. Tout ce que je tenais à communiquer à Virginie se trouvait entre ces lignes. J'avais toutefois légèrement travesti ma pensée en lui demandant si elle craignait « que l'on tombe amoureux l'un de l'autre », préférant me réfugier derrière cette formulation euphémistique pour ne pas aborder la question exclusive de ses sentiments.

Virginie ne donna pas suite. Il m'aura fallu émettre une succession de nouveaux appels à son attention – avant lesquels j'avais ingéré quelques lampées d'alcool pour le cas où elle aurait décroché, quand bien même j'imaginai qu'elle ne commettrait pas deux fois la même erreur – pour que cette réponse me parvienne trois jours plus tard :

*Brice,*

*tu es un homme sensible et intelligent, ton dernier message le prouve, je n'ai rien à rajouter, tout y est écrit, même mes réponses.*

*Alors s'il te plait, accepte que je ne sois qu'une escort que tu as rencontrée un jour.*

*Et c'est tout, basta.*

*Accepte que je ne veuille pas te revoir.*

*Je ne peux pas tomber amoureuse de toi et je ne suis pas une sainte qui prendrais en charge les souffrances des gens que je rencontre.*

*Je suis douée de compassion, mais je devrais faire en sorte de ne plus l'être, celles qui font du commerce de viande sont peut-être dans le plus juste, c'est-à-dire dans la protection d'elles-mêmes.*

*Ce qui est le plus dur à gérer dans la vie, ce sont les relations humaines.*

*Ce que tu me demandes est trop pour moi.*

*Comme je t'ai dit, je fais ça pour le fun et pour l'argent, je veux me soustraire aux relations lourdes d'émotions ici.*

*Je suis très amoureuse d'un homme de trente-huit ans, avec qui j'échange et donne tout ce que j'ai à donner.*

*Merci de ne plus tenter de me joindre, ici ou sur mon tel.*

*Je suis désolée de ne pas avoir réussi à t'aider.*

*La vie est dure mais intéressante et toutes les souffrances, tous les défis nous font apprendre plus sur nous-mêmes, et c'est l'essentiel.*

*Chaque personne a son chemin, et les nôtres se sont croisés une fois.*

*Voilà c'est tout.*

Presque toutes les phrases sonnaient faux. Malgré quelques accents de sincérité, l'ensemble du message trahissait quelque chose de profondément spécieux et illusoire. Comment Virginie pouvait-elle se sentir désolée de ne pas avoir réussi à m'aider alors qu'elle m'avait clairement fait faux bond ?

Je lui étais tout de même reconnaissant d'évoquer son désir de « se soustraire aux relations lourdes d'émotions », formule qui sonnait presque comme une réponse positive à la question cruciale de mon courriel précédent.

La révélation de sa passion débutante avec « un homme de trente-huit ans » me laissa en revanche infiniment perplexe. Si cette information avait théoriquement valeur d'explication à son refus, Virginie n'en avait pourtant pas soufflé mot durant notre entretien téléphonique. Je me demandai d'ailleurs pourquoi cette nouvelle plus que suspecte était reléguée en fin de message alors qu'elle en constituait le principal apport factuel.

*Accepte que je ne veuille pas te revoir.*

J'aurais parfaitement accepté ce traitement du sort à une condition : que Virginie m'explique sans tricher la véritable raison derrière son choix. L'absence d'un motif explicite avait littéralement décuplé la rudesse de son rejet.

Au fond, ce cas de figure reposait sur une logique imparable. Puisque rien n'avait objectivement laissé entrevoir la possibilité d'un repli, alors celui-ci ne pouvait qu'invoquer une cause inexprimable.

Je ne pouvais cependant pas m'exprimer à la place de Virginie. J'étais impuissant. L'importuner plus longtemps n'aurait servi à rien. Je me résignai donc à baisser les bras et à clore l'échange :

*Chère Virginie,*

*Je suis en désaccord avec toi sur la plupart des points que tu soulèves.*

*Je ne rentrerai cependant pas dans les détails.*

*Je te souhaite tout l'épanouissement que tu mérites dans ton histoire d'amour.*

*Et espère au fond de moi que mon chemin recroisera un jour le tien.*

*Excellente continuation*

*Brice*

Par complaisance, j'avais feint de croire à cette subite rencontre qui m'aurait coupé l'herbe sous le pied. Je ne souhaitai cependant à Virginie pas davantage que l'épanouissement qu'elle « mérit[ait] », refusant de formuler un vœu sincère de bonheur au vu de ce que j'avais enduré de son fait. Virginie ne répondit pas.